

HARDOUIN Georges Marie François
Armandes 4 mai 1859
études à Combrée

Tonnelier Angers 20. XII. 1875

Mineur " 22. 5. 80

Charbonnier " 11. 6. 81

Charbonnier " 17. XII. 81

Prêtre " 23. XII. 1882

Prof de 7^e à Combrée
dur. âge 1883

Prof de 6^e -

Vicario à Partigné 23. 8. 1890

Cure de Chammont 19. XI. 1893

Cure de Villevêque novembre 1907

retire septembre 1926

décédé à Angers 30 juillet 1927

(S.B. 655)

peu menuisier

ALLOCUTION DE MONSIEUR LE CHANOINE DENÉCHÈRE

CURÉ-DOYEN DE SAINT SERGE

PRONONCÉE AUX OBSÈQUES DE

M^r l'Abbé Georges Marie François Hardouin

ANCIEN CURÉ DE VILLEVÊQUE

LE 22 JUILLET 1927

en la Basilique de la Madeleine

du Sacré-Cœur d'Angers



Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui iuxta cor meum faciet.
« Je me susciterai un prêtre fidèle, qui agira selon les désirs
de mon cœur. » (I. Reg. 11-35.)

MES FRÈRES,

Il me semble que je manquerais aux devoirs de l'amitié et de la bonne confraternité, si je ne disais aujourd'hui un mot d'adieu au prêtre vénéré que nous pleurons et dont nous conduisons la dépouille mortelle à sa dernière demeure.

Depuis dix mois frappé par la maladie, il avait quitté la paroisse où s'exerçaient son zèle et sa charité. Lentement il s'avancait vers la tombe. Mais son souvenir demeure vivant parmi nous, et ses anciens paroissiens n'auront garde d'oublier celui qui, pendant de longues années, s'est dévoué pour eux. Il fut au milieu d'eux « le ministre que le Seigneur s'était choisi, et qui agissait selon les désirs de son cœur. »

Je voudrais en quelques mots faire revivre devant vous la belle figure de ce prêtre fidèle, de Monsieur l'abbé Georges Hardouin, ancien curé de Villevêque.

C'est une insigne faveur de naître dans un pays chrétien, et de trouver dans son berceau la foi vive des aïeux et de salutaires traditions. L'atmosphère que respire l'enfant, l'éducation soignée qui lui est donnée, les précieux exemples qui entourent sa jeunesse ne peuvent manquer d'exercer sur lui la plus heureuse influence. Monsieur Hardouin eut cette faveur inestimable. Il naquit, il y a un peu plus de soixante-huit ans, à Morannes, sur les confins du Bugeois et du Craonnais, paroisse chrétienne, qui compte encore bon nombre de ces familles, où l'on considère la foi et la vertu comme le premier de tous les biens, où l'on apprend le catéchisme sur les genoux de sa mère, où, pour bien faire et grandir dans l'amour du devoir, l'enfant n'a qu'à considérer la conduite de ses bien-aimés parents.

De bonne heure le jeune Hardouin entendit l'appel du ciel. « Viens, suis-moi, » lui dit le divin Maître, comme jadis à son apôtre. — Sa vocation naissante, discernée et cultivée par le clergé de sa paroisse, fut bien accueillie par ses parents, qui, en bons chrétiens, s'empresèrent de seconder les desseins de Dieu. Ils n'ignoraient pas que c'est un grand honneur pour une famille de fournir un ministre au Seigneur et un prêtre à l'Église; car aucune dignité humaine ne peut être comparée au sacerdoce.

Georges Hardouin fit ses études au collège de Combrée, une de ces maisons, dont l'Anjou est si justement fier, où se donnent une solide instruction qui forme les jeunes intelligences, et une éducation sage et prudente qui règle les cœurs et discipline les volontés. A l'ombre de la Vierge dorée, sous la maternelle protection de Marie, pour laquelle le jeune écolier, devenu prêtre, garda toujours la plus tendre dévotion, sa vocation s'affermir, et il entra, après de très bonnes études, sans hésitation, au Grand Séminaire. Là, son travail régulier, son intelligence éveillée, son esprit judicieux lui assurèrent de rapides progrès dans les sciences divines et humaines. Il prit dès lors des habitudes de piété et de sage régularité, qu'il gardera toujours, et qui seront comme la base de sa vie sacerdotale.

En même temps se dessine et se développe chez le jeune clerc la vertu qui dominera toutes les autres, qui donnera la note caractéristique de sa physionomie, qui lui gagnera tant de sympathie et fécondera son ministère, je veux dire, la bonté. Il sera bon, sincèrement bon, généreusement bon, bon jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice.

« Il y a des esprits, a-t-on dit, — ce ne sont pas les meilleurs, — qui volontiers se riraient de la bonté, comme étant l'indigente vertu des petites gens, la vertu de ceux qui n'ont pas le moyen d'en avoir d'autres. C'est tout le contraire qui est vrai ; elle est la vertu des grandes âmes, car elle suppose l'abnégation, l'humilité, l'esprit de sacrifice, ces merveilles de la grâce auxquelles le monde ne peut refuser ni son admiration, ni son estime, mais qui ne sauraient être le partage des âmes vulgaires. » (M^{sr} Baunard.)

La bonté de Monsieur Hardouin ne fut pas seulement une bonté de sentiment, fruit d'une âme naturellement sensible et compatissante ; elle fut effective et généreuse, au point de mépriser, pour le bien des autres, pour gagner les âmes, ses propres intérêts. Non seulement il déliait facilement les cordons de sa bourse pour soulager les malheureux, mais il poussa le détachement jusqu'à donner la maison paternelle, qu'il possédait à Morannes, pour en faire un patronage de jeunes gens.

Cette bonté inlassable lui assurera, au cours de sa vie sacerdotale, les meilleurs succès dans ses travaux, et lui vaudra les plus cordiales sympathies.

Ordonné prêtre, Monsieur l'abbé Hardouin revint à Combrée ; il y fut d'abord maître d'études, puis professeur. Il me souvient encore — à 45 ans de distance — de ce jeune prêtre, aimé de ses

élèves et non moins affectionné de ses confrères, toujours aimable et bon, d'une bonté que la gent écolière elle-même savait apprécier et par laquelle elle se laissait gagner. Les huit années qu'il passa à Combrée furent des années heureuses. Plus tard il s'y reportera volontiers; il en parlera avec plaisir; il en gardera toujours le meilleur souvenir.

Mais il rêvait d'autres labeurs. Homme de Dieu, il désirait porter Dieu aux âmes, Le faire connaître, Le faire aimer. Le ministère paroissial était dans ses goûts et ses aptitudes. Après trois années d'un fécond vicariat à Contigné, il fut nommé curé de la petite paroisse de Chaumont. Il se donna tout entier à son ministère et en peu de temps gagna l'estime et l'affection de tous ses paroissiens. Il savait se faire tout à tous, se dévouait avec le même zèle et la même charité aux petits et aux grands, aux enfants et à leurs parents, aux pauvres et aux riches.

On n'a point oublié à Chaumont, la piété, la prudence, le tact parfait et surtout la bonté délicate de M. Hardouin. Les nobles familles de cette paroisse en avaient fait leur confident toujours écouté, leur véritable ami. Sa bonté avait conquis tous les cœurs.— Et lui s'était attaché à cette chrétienne population qu'il avait évangélisée pendant 14 ans, et qui lui avait donné tant de marques de sympathie.

Ce fut avec peine qu'il s'éloigna, et ce furent aussi autour de lui d'amers regrets, quand il fut appelé par la confiance de son évêque à l'importante paroisse de Villevéque. Ces sentiments, ces regrets n'étaient pas pour déplaire à ses nouveaux paroissiens. Villevéque reçut magnifiquement son nouveau curé. C'est là qu'il devait donner la mesure de son dévouement. — Pendant près de vingt ans, jusqu'à ce que ses forces le trahissent, il fut le bon Pasteur, s'occupant activement de toutes ses brebis, conduisant les unes dans les pâturages de la vérité et de la vertu, courant à la recherche des autres, pour les ramener au bercail qu'elles avaient quitté, et dont, à son grand chagrin, elles demeuraient éloignées. Pendant près de 20 ans, il prodigua, père tendre, aimant et bon, le meilleur de son cœur et toutes les ressources de son zèle, afin de procurer le bien de ses enfants, pour lesquels il croyait toujours n'avoir pas assez fait.

L'une de ses premières préoccupations à Villevéque fut de créer un cercle d'hommes. Il acheta le terrain et les bâtiments nécessaires. Ah! ses hommes, comme il les aimait! comme il était heureux de passer près d'eux quelques bons moments, de s'entretenir avec eux,

de leur parler de leurs affaires !

Mais pour avoir les hommes, il faut conquérir les jeunes gens. Ce sera sans doute l'œuvre de son vicaire. Mais il viendra des jours malheureux, où pendant la guerre le nombre des prêtres diminuera, où il ne sera plus possible pour lui d'avoir un auxiliaire ; il se fera alors directeur de patronage, et, malgré le poids des années et le surcroît d'un ministère devenu bien lourd, il consacra son temps, ses forces, son dévouement à ses jeunes gens. Oublieux de lui-même et de son bien-être, il leur abandonnera même une partie de sa cour et de son jardin.

Oubliera-t-il les autres membres de son troupeau ? Non, assurément : sa sollicitude s'étend à tout et à tous. A notre époque, les âmes, poursuivies par les attraits séducteurs d'une vie extérieure et joyeuse, s'éloignent par une pente douce et facile de la religion et de ses ministres ; le prêtre doit multiplier les industries de son zèle pour les empêcher de s'égarer dans les sentiers du vice. Aussi le bon curé ne négligera aucune des œuvres de sa paroisse : Mères chrétiennes, Enfants de Marie, catéchismes, petits enfants, école chrétienne ; rien n'échappera à son zèle.

Comme le divin Maître il aimait les enfants ; il avait pour eux une tendre prédilection ; il les instruisait volontiers et leur apprenait à aimer le bon Dieu. Il a l'avantage de posséder une école chrétienne ; il en connaît l'importance, la nécessité ; il se fait quêteur pour elle et ne lui ménage point son dévouement. Que de fois il a songé à joindre à cette école de filles une école libre de garçons ! beau rêve, hélas ! qu'il emporte dans la tombe.

C'est que l'école chrétienne est le vestibule de l'église. Et son église, il la voudrait remplie de fidèles ; pour les y attirer il en prend le plus grand soin. Avec un goût judicieux, il cherche à l'embellir ; il y place notamment des vitraux, y érige des autels, des statues : il a le culte de la maison de Dieu.

C'est là surtout qu'il est le bon ministre du Christ et le dispensateur fidèle des mystères et des sacrements divins. Il est là vraiment l'homme de Dieu, y travaillant sans relâche au bien des âmes.

Le prêtre doit annoncer l'Évangile : « Allez, enseignez toutes les nations ; apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. » Et le bon Pasteur, avec toute la vivacité de sa foi, dans un langage clair et simple, redisait la doctrine et rappelait les devoirs de la vie chrétienne.

Le prêtre doit lier et délier les consciences : « Les péchés seront

remis à ceux à qui vous les remettrez. » Et le bon Pasteur passait de bons moments au tribunal de la Pénitence, pardonnant, consolant, encourageant, dirigeant les âmes avec sagesse et mesure.

Le prêtre doit être l'homme de prière, un autre Christ; à l'exemple du Sauveur il doit être médiateur entre le ciel et la terre et demander grâce pour les pauvres pécheurs. Aussi le bon Pasteur, chaque matin à l'autel, chaque jour dans la pieuse récitation de l'office divin, porte à Dieu les meilleurs sentiments de ses fidèles, et sollicite pour eux les dons du Seigneur.

Mais il est une partie du troupeau qui a un droit particulier à sa paternelle bonté : ce sont les pauvres, les infirmes, les malades. Monsieur le Curé de Villevêque n'avait garde de les oublier. Il allait les visiter, les consoler, leur porter les secours de la religion; quand l'un d'eux devait partir pour l'éternité, il mettait toute son âme de bon prêtre à le préparer, à lui ouvrir les cieux. A pareilles heures, apparaissait encore la grande bonté qui lui dictait des paroles fortifiantes pour celui qui partait, et les mots les plus consolants pour ceux qui pleuraient.

Ce fut une belle vie que celle de M. Hardouin. Sans doute Dieu seul peut scruter les reins et les cœurs, pour porter sur les hommes un jugement qui ne se réforme jamais, « *Judicium rectum.* » Cependant n'est-il pas édifiant de contempler ce prêtre exemplaire dans son fécond ministère, de le suivre dans son labeur obscur, accomplissant chaque jour, avec courage, la mission que le Ciel lui a confiée, et faisant constamment ici-bas l'œuvre de Dieu? Ne semble-t-il pas qu'il soit parti pour l'autre monde, les mains pleines de mérites?

Quel est donc le principe qui a inspiré cette vie sacerdotale? N'en cherchez point d'autre que celui-ci : il a aimé, *dilexit*; il a aimé le bon Dieu, et, parce qu'il a aimé le bon Dieu, il a aussi aimé les âmes. Or, quand on aime ces âmes si tendrement chéries du Seigneur, que pour elles il a livré au supplice et à la mort son Fils unique, on se dévoue, on se sacrifie volontiers pour témoigner son amour. Et voilà pourquoi M^r Hardouin s'est dépensé sans compter au service de Dieu et des âmes. Il voulait plaire à Dieu qu'il aimait; il voulait sauver les âmes pour les donner à Dieu.

Pour entretenir en lui-même ce feu sacré de l'amour divin, il était fidèle aux exercices de piété qui en sont comme l'aliment : chaque matin il était à l'église pour faire sa méditation, célébrer dévotement la sainte messe, réciter le saint bréviaire; il y revenait volontiers au cours de la journée. Il aimait les lectures pieuses, la vie des Saints.

Lorsque j'allai le visiter, quelques jours avant son départ de Villevêque, je vis sur sa table, à la portée de sa main, l'un de ses livres préférés, l'« Introduction à la vie dévote, » de S. François de Sales, qu'il aimait à méditer, et dont il tirait pour son peuple les meilleurs enseignements.

Homme de devoir, il ne comptait point avec lui-même, ni avec ses forces; il ne reculait point devant le travail, malgré la fatigue et la maladie. Il aurait voulu mourir à la tâche, en bon ouvrier du bon Dieu, au soir d'une journée bien remplie.

C'est qu'il aimait sa paroisse; il en connaissait toutes les âmes, et toutes lui étaient chères : comme un père aimant qu'il était, il aurait souhaité ne quitter cette terre qu'entouré de tous les siens. Il sentait bien aussi qu'il était aimé; car il faut rendre cette justice aux paroissiens de Villevêque, qu'ils avaient grandement apprécié leur curé. Ils avaient compris sa bonté conquérante, son dévouement généreux, son grand cœur. Ils l'estimaient, ils lui étaient sincèrement attachés.

Mais la Providence lui avait demandé un grand sacrifice : il le fit courageusement. Il s'arracha aux bras qui auraient voulu le retenir : il brisa son cœur. Et c'est dans une maison bénie, entouré des soins les plus dévoués, les plus religieux, qu'il passa les derniers mois de sa vie, et qu'il vint de remettre sa belle âme à Dieu.

Et maintenant, mes frères, il nous reste un devoir à remplir et une leçon à recueillir. Nous garderons le souvenir de ce prêtre fidèle, qui agissait selon le cœur de Dieu; nous nous souviendrons de ses vertus, de sa piété généreuse, de son zèle ardent, surtout de son incomparable bonté; nous voudrions en faire passer quelque chose dans notre vie. — Nous prierons pour le cher défunt : il faut être si pur pour entrer au Ciel! La vie, même la meilleure, est traversée de tant de misères et de faiblesses! Que nos prières, nos indulgences et nos sacrifices lui ouvrent bien vite le Ciel!

Puis rappelons-nous qu'il nous faudra mourir, nous aussi, et cela bientôt, car la vie est courte; que nous pouvons être frappés à l'improviste; nous ne savons ni le jour, ni l'heure; qu'il faut donc toujours être prêts. Chaque jour de notre existence, préparons notre éternité!

Puissions-nous tous enfin mourir de la mort des justes, afin de nous retrouver tous, pasteurs et fidèles, dans l'éternelle félicité!

Ainsi soit-il!

ALLOCUTION DE MONSIEUR L'ABBÉ MÉRIT

SUPÉRIEUR DU COLLÈGE DE COMBRÉS, PRONONCÉE LE 2 AOUT DANS L'ÉGLISE DE VILLEVÊQUE

au service de

MONSIEUR L'ABBÉ GEORGES HARDOUIN

MES FRÈRES,

Je ne monte pas dans cette chaire pour prononcer une oraison funèbre de M. Hardouin : au jour de ses obsèques, Monsieur le curé-doyen de St. Serge a fait revivre la figure de M. Hardouin. Sur l'invitation de votre curé, j'ai voulu demander des prières, et dire à ceux qui n'ont pas assisté à la cérémonie de la Madeleine d'Angers, quelle belle leçon de bonté Monsieur le Chanoine Denéchère a su tirer de la vie de celui qui n'est plus.

Si la reconnaissance se mesure à la qualité et à la quantité des bienfaits reçus, quelle lourde dette n'avez-vous pas contractée envers celui dont le souvenir remplit à cette heure les esprits et les cœurs ! Qualité des bienfaits ! Est-il un bien plus grand que celui de la foi ici-bas, de la gloire là-haut ? — Riches, vous êtes pauvres ; grands, vous êtes petits ; intelligents, vous êtes ignorants, si vous ne possédez pas la foi qui vous enrichit d'une richesse d'un prix incalculable ; la grâce, qui vous agrandit jusqu'à Dieu, qui vous fait les participants de sa vie, qui vous apporte la lumière éclatante de la vérité. Cette foi, vous l'avez due pour une très large part à Monsieur l'abbé Georges Hardouin, comme vous la devez aujourd'hui, comme vous la devrez longtemps, j'espère, à son très digne et très aimable successeur. Il fut le dispensateur des dons de Dieu parmi vous durant 19 années, puisqu'il fut nommé à Villevêque en 1907, et qu'il a dû vous quitter en 1926. Durant 19 années il a prêché l'Évangile au catéchisme, en chaire ; durant 19 années il a donné la vie divine à vos âmes aux fonts baptismaux, ou vous l'a redonnée après le péché mortel au confessionnal ; durant 19 années il a mis sur vos lèvres l'Auteur même de la vie : Jésus-Hostie, à la Sainte Table ; durant 19 années il a préparé les malades à bien mourir.

Si j'ajoute à ces multiples bienfaits dans l'ordre surnaturel, que le

prêtre vous a apportés au nom de Dieu, d'autres bienfaits que l'homme aimable et bon a jetés discrètement à tous les détours du chemin, je ne me trompe pas en vous disant que vous avez contracté une lourde dette de reconnaissance envers votre ancien curé.

Vous la paierez en priant pour le repos de son âme. A ceux qui ont charge des âmes, Dieu demandera un compte plus rigoureux. Tout honneur est une charge. Si c'est un honneur que d'être prêtre, que de continuer ici-bas l'œuvre du Fils de Dieu lui-même, c'est une charge, une lourde charge, puisque le salut des âmes dépend toujours, pour une part, de la valeur même de l'apôtre à qui ont été confiées ces âmes. Dès le jour de ses obsèques, à la Madeleine d'Angers, ou à Morannes, autour de sa dépouille mortelle, vous avez fait monter l'encens de vos prières. Aujourd'hui toute la paroisse a voulu se grouper dans cette église, pour faire plus suppliante la prière officielle de Villevêque. Ames pieuses, communiez à cette intention, et suppliez Jésus, souverain Prêtre, d'admettre, s'il en est besoin encore, dans son Paradis, le vrai prêtre qui nous a quittés.

Vrai prêtre, celui qui n'entre pas dans la bergerie par une porte dérobée, mais qui prend place à la tête des brebis pour les diriger, parce qu'il est appelé à cette charge par le Bon Pasteur. L'honneur du sacerdoce, personne ne doit le prendre sur ses épaules, s'il n'est appelé par Dieu. Le jeune Georges Hardouin entendit de très bonne heure le « *Veni, sequere me*, viens à ma suite. » Les parents excellents à qui Dieu avait donné cet enfant en garde, furent heureux et fiers de le donner à Dieu. Le sacerdoce demande une longue préparation, car le prêtre doit être instruit et pieux : de longues années de collège et de séminaire façonnent peu à peu l'âme de celui qui doit être une lumière par ses exemples, plus encore que par ses conseils. — Un jour d'Octobre 1871, âgé de 12 ans, le petit Georges Hardouin quitta Morannes et la chère maison, où son départ faisait un grand vide; sa vocation naissante, il la confia à la Vierge Marie qui le reçut elle-même pour le conduire à son Fils Jésus dans le collège de Combrée. Dans cette maison, dont j'ai la charge, et que Monsieur Hardouin a aimée comme une seconde mère, il vécut 7 ans comme élève et 7 ans comme professeur. Le collège de Combrée s'honore et se réjouit de ce fils qui, lui, l'a honoré et l'a fidèlement aimé; par ma voix, il lui offre un suprême adieu et lui promet le secours de ses prières. Sept années à Combrée et 4 au Grand-Séminaire : la préparation s'achève peu à peu ; le bon Dieu trouve chez son futur prêtre une grande bonne volonté, et cette bonne volonté trouve de puis-

sants auxiliaires dans le sagace dévouement de ses maîtres, dans de chaudes et fidèles amitiés, nouées au collège et au Séminaire, seules capables d'enseigner ses derniers jours, assombris trop souvent par la souffrance et la solitude. Enfin, le 24 décembre 1882, les mains de l'abbé G. Hardouin, toutes humides des onctions saintes reçues la veille, s'étendent sur l'hostie, et ses lèvres s'entr'ouvrent pour les paroles de la consécration. Un nouveau berger prenait place dans la bergerie du Bon Pasteur qui est Jésus; il était entré par la bonne porte; Dieu l'avait voulu prêtre; il s'était efforcé de devenir un bon prêtre : durant les onze années de sa préparation, il n'avait jamais perdu de vue l'autel de sa première messe; il voulait y monter *innocens manibus et mundo corde*, le cœur et le corps purs.

Les premiers fruits de ce sacerdoce, Combrée les a savourés; les maîtres d'alors n'ont point oublié le confrère aimable et bienveillant qui faisait la joie des heures de récréations légitimes, l'édification des heures de travail et de prières, à cause de sa régularité invariable; les élèves se souviennent du professeur consciencieux et juste, qui se donnait lui-même pour mieux éclairer les esprits et affermir les volontés.

Les années de son ministère à Contigné, à Chaumont et ici, M. le Curé-doyen de St. Serge les a fait revivre devant nous à la Madeleine au jour des obsèques. J'en ai retenu un trait que je veux signaler aux absents : la bonté. Être bon, c'est se donner; se donner, c'est s'oublier, c'est vaincre par de perpétuelles victoires ce désir naturel d'étendre son moi sur celui des autres, d'attirer à soi l'argent et la gloire. Être bon, c'est répandre autour de soi sur les autres les commodités de vie que procure la fortune; être bon, c'est partager les joies ou les tristesses de tous ceux qui nous entourent, de ceux vers qui nous entraîne une sympathie mystérieuse mais forte — et le mérite est petit, — des autres, tout autant, — et le mérite grandit — de ceux qui n'ont point eu notre éducation, qui ne partagent ni nos idées, ni nos goûts, qui sont quand même notre prochain, fils du même Dieu Créateur, et frères du même Dieu Rédempteur; aller vers ces fils ingrats, vers ces frères dégénérés peut-être, les mains et le cœur ouverts, mêler ses larmes à leurs larmes, c'est être bon de cette bonté, pâle image de la bonté du bon Dieu, qui attire les âmes plus que les talents de l'esprit. Quand le prêtre possède cette bonté, heureuse la paroisse qui jouit de son apostolat. Naturellement M. Hardouin était aimable et avait bon cœur : ces dons de la nature, il les a surnaturalisés, il a voulu être aimable et bon avec toutes les

brebis de la bergerie, avec celles qui restaient fidèles à sa voix, avec celles aussi que d'autres voix attireraient hors du gras pâturage. La parabole de la brebis perdue, tant aimée du pasteur que les quatre-vingt-dix-neuf fidèles semblent un instant oubliées, il l'a méditée plus d'une fois pour la vivre davantage.

De sa bonté Dieu l'a récompensé, ou bientôt le récompensera. Qu'elle nous soit une leçon ! La houlette pastorale, passée de ses mains vacillantes à des mains vigoureuses, est toujours celle du bon pasteur. Chers paroissiens de Villevêque, restez unis, très unis dans vos familles, dans cette grande famille qu'est la paroisse ; le lien le plus fort, c'est la charité, mère de la bonté. Aimez-vous les uns les autres ; que votre amour mutuel se manifeste par le support des défauts, par l'égalité d'humeur, et la haine vigoureuse des médisances et des jugements téméraires, par l'aumône intelligente et discrète faite aux pauvres et aux bonnes œuvres !

Aimez-vous les uns les autres : par ma voix, c'est la voix de M. Hardouin qui vous parle, ne fermez pas vos oreilles, n'endurcissez pas vos cœurs. Aimez-vous les uns les autres ici-bas, vous vous aimerez là-haut dans la plénitude de la charité et pour l'éternité.

Ainsi soit-il.



Se retournant vers l'assistance, il dit, dans une courte allocution, le sens et la portée de l'Association des Parents chrétiens.

Les parents doivent rester chrétiens, non seulement comme le remarquent le catéchisme et les statuts de l'Association, en croyant ce que Notre-Seigneur a enseigné, mais encore et surtout en pratiquant ce qu'il a commandé. Le Sauveur n'a-t-il pas dit : « Ce ne sont pas toujours ceux qui crient : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais bien ceux qui accompliront la volonté de mon Père céleste. » Or, la volonté de notre Père céleste se trouve nettement exprimée dans les commandements de Dieu et de l'Eglise ; il faut donc les observer avec soin et vigilance.

Les observer ne suffit pas ; il faut encore écarter loin de nous ce qui pourrait nous empoisonner, je veux dire l'enseignement de l'école laïque et la mauvaise presse.

Nous devons obliger l'instituteur à se confiner dans les limites strictes de son devoir professionnel. Apprendre aux enfants à lire, à écrire, à compter, leur donner les notions élémentaires de science, d'histoire, de géographie ; voilà tout son travail. Parler aux enfants de religion ? L'instituteur en est incapable, il n'a pas étudié cette question. Leur parler de morale ? même incapacité : ni lui, ni les sommités universitaires ne savent au juste *sur quel principe théorique appuyer la morale* : aurait-il le front d'en tracer aux consciences les règles ?

La mauvaise presse qui répand chaque jour à flot le mensonge et l'erreur, doit être combattue sans cesse ; on doit la remplacer par la bonne presse, non pas seulement par celle des bons journaux qui, hélas ! ne peut atteindre la majorité des habitants, et qui de plus n'est pas adaptée à leur intelligence et aux coutumes des pays, mais par une presse paroissiale qui, elle, est susceptible de pénétrer dans la majeure partie des foyers, qui de plus s'adapte à l'intelligence et aux coutumes et peut éclairer en même temps et la masse et l'élite.

L'allocution terminée, M. le Curé adresse ses remerciements au nombreux clergé qui est présent, aux généreux fidèles qui ont sacrifié à Dieu cette journée, et spécialement au Bureau de l'Association et aux principaux propriétaires de l'église, M. de la Brière et M. Chappée qui procurent avec tant de zèle le bien de la religion et le salut des âmes.

Cela dit, un dernier cantique, plein d'âme, monte vers le ciel... puis, peu à peu, la foule s'écoule, les bruits s'éteignent et la vieille abbaye, si animée pendant quelques heures, rentre dans son silence séculaire.

UN TÉMOIN.

Installation de M. l'abbé Georges Hardouin curé de Villevêque

Dans la matinée du dimanche 17 novembre, le bourg si coquet de Villevêque était dans une animation extraordinaire. Les paroissiens se groupaient, nombreux, aux abords de l'église ; dans leur antique beffroi, à toute volée les cloches sonnaient, joyeuses ; le soleil lui-même se mettait de la fête et avivait les couleurs gaies des oriflammes qui flottaient sur la place et devant le presbytère. Villevêque tout

entier se préparait à recevoir son nouveau curé, M. l'abbé Georges Hardouin, précédemment curé de Chaumont.

Vers 10 h. 1/2, la procession part de l'église, croix et bannière en tête, pour aller chercher, au presbytère, le nouveau pasteur. M. le Doyen de Saint-Serge, chanoine honoraire, préside ; c'est lui qui fera les fonctions d'installateur au nom de Monseigneur l'Evêque. Il est accompagné de MM. les abbés Dubré, ancien professeur à Saint-Urbain Leroyer, curé de Vergonnes; Daveau, curé du Plessis-Macé ; tous les trois enfants de la paroisse ; de M. le Curé de Morannes, M. le Curé de Sainte-Thérèse, M. le Curé d'Andard, ancien vicaire de Morannes, MM. les abbés Riehl, précepteur à Chaumont et Beillaud, aumônier de Nazareth, amis de M. Hardouin. M. le Vicaire dirige la procession. M. l'abbé Hardouin est amené au chant du *Veni Creator* à la porte de l'église où M. le Doyen de Saint-Serge lui présente l'étole et l'eau bénite et les cérémonies de l'installation s'accomplissent. Le nouveau curé, toujours conduit par son installateur, lit sa profession de foi à genoux sur les marches de l'autel, en gravit les degrés, ouvre et ferme le tabernacle, chante l'oraison de saint Pierre, patron de la paroisse de Villevêque, prend possession des fonts baptismaux, de son confessionnal, sonne la cloche et enfin s'assied à sa place dans le sanctuaire. L'église a revêtu sa parure des fêtes les plus solennelles : l'autel, si remarquable en lui-même, est orné de verdure et de fleurs avec un goût parfait, qui se retrouve dans la gracieuse décoration du sanctuaire et de l'église entière. Mais le plus bel ornement (les habiles et dévoués décorateurs me permettront de le dire, sans préjudice de leur talent et de leurs mérites), est encore mieux la nombreuse assistance qui remplit le sanctuaire et la nef. Les hommes sont là, groupés autour de l'autel, et parmi eux, aux premiers rangs, M. le Maire, le Conseil municipal presque au complet, les membres de l'ancien Conseil de fabrique, d'autres notables, le plus grand nombre des chefs de famille, dans la nef se pressent tout le reste de la population de la paroisse, les Mères chrétiennes, les Enfants de Marie, les religieuses de Sainte-Anne qui desservent l'hôpital et dirigent l'école, les enfants des écoles. Si tout Villevêque s'empresse pour accueillir son Pasteur, Chaumont, l'ancienne paroisse de M. Hardouin, est dignement représenté à cette cérémonie. Les nobles familles de Rochebouët, de Brullon, de Bechedièvre témoignent, par leur présence, combien elles aiment, estiment et regrettent leur curé ; elles ne sont pas seules ; d'autres habitants de Chaumont sont venus aussi et tous, s'ils félicitent le nouvel élu de sa nomination à un poste plus élevé, s'affligent de perdre en lui un pasteur dont ils avaient su apprécier le zèle prudent, la bonté délicate, le tact parfait et la dignité sacerdotale.

Cependant, M. le Doyen de Saint-Serge est monté en chaire et donne lecture des lettres de Monseigneur l'Evêque d'Angers, qui instituent M. l'abbé Georges Hardouin curé de la paroisse de Saint-Pierre de Villevêque. En termes délicats, il présente M. l'abbé Hardouin qui remplace M. l'abbé Budan, démissionnaire pour raison de santé. Il fait un éloge bien mérité de ce très digne prêtre qui a administré cette paroisse pendant trente ans. Son zèle sacerdotal, ses efforts n'ont pas été vains, car malgré les difficultés des temps, il a réussi à conserver la foi dans la paroisse et à y développer les habitudes chrétiennes ; il a

contribué aussi à la restauration et à l'embellissement de son église. Après ces longues années de labeur, trouvant désormais la tâche trop lourde pour ses forces, M. Budan se retire laissant à son successeur une paroisse toujours chrétienne, des œuvres florissantes, une église embellie et en partie restaurée. M. l'abbé Hardouin a tout ce qu'il faut pour continuer, avec succès, l'œuvre de M. l'abbé Budan. Son zèle, sa piété, ses qualités aimables, son caractère à la fois ferme et conciliant donnent l'assurance du bien qu'il fera à Villevêque. Son passé, d'ailleurs, répond pour l'avenir : professeur à Combrée, vicaire à Contigné, curé de Chaumont, partout il a su se faire estimer et aimer par sa douceur, son aménité de caractère, partout il a su gagner les âmes à Dieu. Ces quelques lignes ne peuvent donner une idée de l'allocution de M. le chanoine Piton, qui fut un chef-d'œuvre de convenance et de bon goût : les pensées délicates exprimées en termes élégants et précis se succédaient tout naturellement et sans effort avec la netteté d'une diction impeccable.

A son tour, M. le Curé de Villevêque monte en chaire. Il se présente immédiatement comme le ministre de Jésus-Christ, en prenant pour texte de son discours ces paroles de saint Paul aux Colossiens : *Factus sum ego minister Christi secundum dispensationem Dei, quæ data est mihi in vos, ut impleam verbum Dei.*

Il rapporte à Dieu les honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, et proteste contre les éloges que M. le Doyen de Saint-Serge a faits de lui et qu'il trouve pour le moins exagérés. Le vénérable doyen se serait laissé aveugler par son amitié. Non, M. le Curé de Villevêque, votre Doyen ne s'est pas trompé, il voit aussi clair qu'il parle bien, et tous ceux qui vous connaisent pensent comme lui. M. l'abbé Hardouin continue son discours en affirmant qu'il vient avec confiance dans cette paroisse de Villevêque, dont il connaît la foi et le bon esprit. Il s'associe pleinement aux paroles que M. Piton a prononcées en l'honneur de M. l'abbé Budan. Il remercie tout particulièrement M. l'abbé Hérault, vicaire de la paroisse qui, depuis le départ de M. l'abbé Budan, pendant plusieurs semaines, s'est dévoué avec un zèle et une prudence dignes de tous les éloges. Il est heureux de voir la commune administrée par une municipalité libérale qui, M. le Maire à sa tête, lui fait l'honneur d'assister à cette cérémonie. Il salue tous ces messieurs du Conseil municipal, ainsi que les Membres de l'ancien Conseil de Fabrique. La vue de cette très nombreuse assistance le comble de joie et devant l'empressement de tous les paroissiens à l'accueillir, il espère beaucoup de leur bonne volonté, de leur foi et de leur piété. Il n'oublie personne, les prêtres, enfants de la paroisse, ses autres confrères, les religieuses de l'hôpital, les maîtres et les maîtresses des écoles, ceux et celles qui, par leurs chants ou par leur soin pour les décorations contribuent à l'éclat de cette fête, tous reçoivent un mot aimable, un gracieux remerciement. En ce beau jour, sa joie cependant est mêlée de tristesse. Il ne peut oublier la paroisse de Chaumont qu'il vient de quitter et où il a trouvé de nobles familles dévouées aux œuvres, toujours prêtes à seconder ses efforts pour le bien. Avec une émotion profondément sentie, il les voit dans l'assistance et leur fait ses adieux, ainsi qu'à toute cette chrétienne population de Chaumont qu'il a évangélisée pendant quatorze ans et qui lui a donné tant de marques

de respectueuse sympathie. Puis, M. Hardouin expose son programme qui est celui du souverain Bon Pasteur. A l'exemple de Notre-Seigneur, et comme son ministre, il vient pour enseigner, consoler, guérir, apporter la paix aux âmes, il vient pour montrer à tous le chemin du ciel et les aider à y arriver.

Ce discours, tout apostolique, du nouveau curé fit, sur l'auditoire, la meilleure impression; et, sans le vouloir, M. Hardouin commença ainsi à prouver que M. Piton n'avait pas exagéré son éloge; avant peu de temps, personne n'en doute, la preuve complète sera faite. L'installation est accomplie et M. le Curé commence la grand'messe. Il est probable que les assistants étaient ucrieux d'entendre chanter leur nouveau pasteur, une belle voix est chose si agréable à entendre! Ils durent être pleinement satisfaits, et pourtant ils sont gâtés sous ce rapport, les paroissiens de Villevêque. Sous l'habile direction de M. l'abbé Hérault, la messe fut parfaitement chantée. A l'élévation, une voix bien timbrée exécute avec art un motet fort difficile. Le groupe des chanteuses fit entendre un délicieux *Agnus Dei*. Peut-être qu'un censeur sévère n'aurait pas trouvé ce morceau en règle avec le récent *Motu proprio* du Saint-Père; mais c'était si joli et si gracieusement chanté que c'eût été dommage de le condamner. Les chanteurs et les chanteuses, qui contribuèrent pour une si grande part et avec tant de succès à rendre cette fête plus solennelle, méritent une mention toute particulière pour leur bonne volonté, leurs belles voix, leur goût et leur talent d'exécution.

Quelques instants après la messe, M. le Curé réunissait autour de sa table, dans la grande salle du presbytère, ses nombreux invités: c'étaient M. le Maire avec presque tous les Conseillers municipaux, les anciens fabriciens, M. le vicomte de Rochebouët, M. le marquis de Becdelièvre, M. de Brullon, M. Grille et son fils, M. le Dr Renou, les prêtres présents à la cérémonie, auxquels s'était joint M. le Curé de Soucelles. Ce serait trop allonger ce compte rendu que de décrire le menu du dîner; cependant il est impossible de ne pas mentionner un certain vin de 93, présent de M. Grille. Ce vin, ou plutôt ce nectar, nous amène d'ailleurs tout naturellement aux toasts. M. le chanoine Piton se lève pour souhaiter, avec sa délicatesse habituelle, la bienvenue à M. l'abbé Hardouin dans le canton ecclésiastique de Saint-Serge; il forme des vœux pour le succès de son ministère à Villevêque et rappelle, en terminant, que Monseigneur l'Evêque a gardé les anciennes traditions en choisissant M. l'abbé Hardouin pour cette belle paroisse: les vieilles chroniques racontent que la cure de Villevêque était toujours confiée à des prêtres savants et distingués. En pensant à M. l'abbé Budan et à M. l'abbé Hardouin, les chroniqueurs modernes rajeunissent la note et la mettent au présent. — M. le Curé de Villevêque remercie M. le Doyen de Saint-Serge, M. le Maire, ces messieurs du Conseil municipal et l'ancien Conseil de Fabrique et tous ses bons amis qui sont venus l'assister. Il s'arrête un instant au souvenir de Chaumont. Qui l'en blâmerait? Il est tout entier désormais à sa paroisse de Villevêque, mais ces nouveaux liens ne l'empêchent pas de garder en son cœur le souvenir reconnaissant de ceux qui ont été pour lui et qui resteront toujours, il l'espère, de vrais amis. On trinque avec gaieté et entrain et ce choc des verres symbolise l'union sincère de tous les cœurs.

Cette fête, qui fut vraiment la fête de tout Villevêque, permet de présager, malgré les orages qui menacent l'avenir, une ère de paix pour cette chrétienne paroisse et, pour M. le Curé, un ministère consolant et fructueux. Puisse Dieu réaliser ces prévisions et accorder à M. l'abbé Hardouin des années nombreuses et fécondes ! C'est le vœu j'en suis sûr, de tous les paroissiens de Villevêque, c'est celui de tous ses amis.

C B.

VARIÉTÉS ANGEVINES

Suppression de 23 fêtes d'obligation au XVII^e siècle

Il y avait un grand nombre de fêtes chômées au XVII^e siècle. Une ordonnance du 18 février 1693, rendue par M^{gr} Le Peletier, évêque d'Angers, diminua le nombre des fêtes d'obligation dans le diocèse. Voici l'énumération des fêtes supprimées : Vendredi-Saint, lundi de la Trinité, S. Vincent, Conversion de S. Paul, S. Mathias, S. Marc (l'après-midi), SS. Philippe et Jacques, Invention de la Vraie Croix, S. Barnabé, Visitation, Ste Marie-Madeleine, S. Jacques, Transfiguration, S. Barthélémy, S. Maurille, Dédicace de S. Michel, S. Luc, Commémoration des fidèles trépassés (l'après-midi), S. Martin, S. René, Ste Catherine, S. Nicolas, S. Tomas, Saints Innocents.

Au sujet de cette suppression, nous avons d'intéressants détails, qui nous ont été consacrés par le *Maire* d'Angers de ce temps-là, M. *François Grandet*. La ville d'Angers a donné son nom à une de ses rues.

Quelques jours avant la mort de Messire Henry Arnauld, évêque d'Angers, il se passa une chose assez mémorable entre lui et moi. Plusieurs personnes de considération et moi-même en particulier, en qualité de maire de la ville d'Angers, avons pris la liberté de lui remontrer la nécessité de retrancher plusieurs fêtes dans l'année, tant par rapport à la profanation que le peuple en faisait par ses débauches que parce que les temps devenant durs, les artisans de la ville et le menu peuple de la campagne étaient obligés de travailler clandestinement ou souffrir de besoins. L'Evêque, par piété, n'avait pu se résoudre à finir sa vie par un endroit aussi éclatant, quoiqu'il fût bien persuadé de la nécessité de le faire et qu'il en fût même convaincu par l'exemple de plusieurs grands évêques des diocèses circonvoisins.

Cependant, le besoin du peuple et particulièrement des artisans étant fort pressant, tous les corps de la ville sans exception se déterminèrent à lui en faire faire la très humble remontrance pour lui en faire connaître la nécessité absolue et indispensable. Ayant alors l'honneur d'être maire, on me fit celui de me charger de la députation vers Monsieur l'Evêque, avec MM. les quatre échevins qui étaient alors en place.

Quoique personne ne parlât, dans ce temps-là, à Monsieur d'Angers, à cause de son indisposition, nous fûmes néanmoins introduits dans sa chambre, où nous trouvâmes le vénérable vieillard gisant dans le lit de la mort, puisqu'il décéda douze ou quinze jours après, da

M. l'abbé Hardouin, ancien curé de Villevêque

Le 20 juillet dernier mourait, rue Chèvre, chez les Petites Sœurs de Saint-François, où il s'était retiré depuis dix mois, M. l'abbé Georges Hardouin, ancien curé de Villevêque. La maladie l'avait forcé à donner sa démission au mois de septembre 1926, et ce ne fut pas sans un brisement de cœur qu'il quitta sa chère paroisse, pour venir se confier aux soins très dévoués de ces charitables religieuses, que, d'ailleurs, il connaissait depuis longtemps et qui l'accueillirent comme un ami. Il trouvait dans cette retraite une grande consolation dans la présence d'un ami fidèle, M. l'abbé Bélin, qui s'unit à M. l'Aumônier pour calmer ses regrets et lui adoucir les souffrances de la maladie. Pendant les dix mois qu'il vécut à Saint-François, il souffrit de voir son mal progresser lentement, et de constater, pour ainsi dire, de jour en jour, que sa déchéance physique s'accroissait sans relâche. La mort fut pour lui une délivrance, il la vit venir avec une lucidité parfaite, et avec un saint abandon à la volonté divine; nous espérons qu'elle fut aussi pour ce bon prêtre le commencement de la récompense.

Ses obsèques furent célébrées à la basilique de la Madeleine du Sacré-Cœur, sa paroisse. La messe fut chantée par M. le chanoine Goupil, curé de Sainte-Thérèse, assisté de M. le chanoine Manseau et de M. l'abbé Chalubert, curé de Jallais.

Avant l'absoute, M. le chanoine Denéchère, curé de Saint-Serge, prononça une touchante allocution, qui fit revivre fidèlement, devant une assistance d'amis, la physionomie de M. Hardouin. Nous aurions désiré donner *in extenso* ces pages éloquentes; qu'il nous soit permis d'y faire de larges emprunts, pour retracer la vie toute sacerdotale de M. l'abbé Hardouin.

M. l'abbé Hardouin naquit le 4 mai 1859, à Morannes, paroisse qui compte toujours beaucoup de familles vraiment chrétiennes. Le père et la mère de notre ami étaient foncièrement chrétiens et pieux; ils étaient de condition moyenne et fort estimés de leurs compatriotes. Ce fut avec joie qu'ils virent que leur cher enfant paraissait appelé par le Seigneur. Le petit Georges se faisait déjà remarquer par sa docilité, sa douceur, sa piété. Le clergé paroissial cultiva cette vocation naissante; le vicaire, M. l'abbé Ramendou, lui enseigna les éléments du latin et le fit entrer en sixième au Collège de Combrée. A l'ombre de la Vierge dorée, sa vocation s'affermir, son intelligence se développa, sa piété grandit. Les palmarès du temps témoignent de son application au travail et de ses succès. Pendant tout le temps de ses études, son caractère franc, loyal et aimable lui gagna tous les cœurs; c'était bien le meilleur des camarades. Vraiment il était l'ami de tous.

En 1878, il entra au Grand Séminaire. Là son travail régulier, son intelligence éveillée, son esprit judicieux lui assurèrent de rapides progrès dans les sciences divines et humaines. La sage formation sulpicienne lui donna des habitudes de piété et de régularité qu'il gardera toute sa vie. En même temps se développa chez le jeune clerc la vertu qui dominera toutes les autres et donnera la note caractéristique de sa physionomie, qui lui gagnera tant de sympathie et fécondera son ministère, c'est-à-dire la bonté.

Il sera bon, sincèrement et généreusement bon, jusqu'à l'abnégation et au sacrifice.

« Certains esprits, dit Mgr Baunard, se rient de la bonté, comme étant l'indigente vertu des petites gens, de ceux qui n'ont pas le moyen d'en avoir d'autres. C'est tout le contraire qui est vrai; elle est la vertu des grandes âmes; car elle suppose l'abnégation, l'humilité, l'esprit de sacrifice, ces merveilles de la grâce, auxquelles le monde ne peut refuser ni son admiration, ni son estime, mais qui ne saurait être le partage des âmes vulgaires. »

La bonté de M. Hardouin fut plus que sensible et naturellement compatissante, elle fut surtout effective et généreuse, aussi pour le bien des autres, il oubliait ses propres intérêts. Il alla ainsi jusqu'à donner ou plus exactement presque donner sa maison paternelle de Morannes pour en faire un patronage de jeunes gens.

Cette bonté inlassable lui assurera, au cours de sa vie, les meilleurs succès avec les plus cordiales sympathies.

Après son séminaire, M. Hardouin revint à Combrée en octobre 1882, d'abord comme maître d'études, puis comme professeur de 7^e et de 6^e. Le 23 décembre de la même année, il était ordonné prêtre. Les huit années qu'il passa à Combrée furent des années heureuses, dont il gardera toujours le meilleur souvenir.

Il rêvait d'autres labeurs. Le ministère paroissial était dans ses goûts et ses aptitudes. Il fut pendant trois années, vicaire à Contigné, où les prémices de son zèle paroissial furent vraiment fécondes. Il fut nommé ensuite curé de la petite paroisse de Chaumont. Il se donna tout entier à son nouveau ministère et sut vite gagner l'affection et l'estime de tous ses paroissiens, grands et petits, pauvres et riches. On n'a pas oublié, à Chaumont, sa piété, sa prudence, son tact parfait.

Les nobles familles de cette paroisse avaient fait de lui leur confident toujours écouté, leur véritable ami. Pendant quatorze années il évangélisa cette paroisse et ce fut avec beaucoup de peine qu'il s'en éloigna pour obéir à son évêque qui l'appelait à l'importante paroisse de Villevêque. Son départ de Chaumont fut accompagné des plus amers regrets, qui, d'ailleurs, n'étaient pas pour déplaire à ses nouveaux paroissiens.

Ceux-ci le reçurent magnifiquement. C'est à Villevêque qu'il devait donner la mesure de son dévouement. Pendant près de vingt ans, jusqu'au moment où les forces lui manquèrent, il fut le bon Pasteur, s'occupant activement de toutes ses brebis, conduisant les unes dans les pâturages de la vérité et de la vertu; courant à la recherche des autres pour les ramener au bercail. Pendant près de vingt ans, il prodigua, père tendre, aimant et bon, le meilleur de son cœur et toutes les ressources de son zèle, pour procurer le bien de ses enfants.

Il voulut tout d'abord créer un cercle d'hommes à Villevêque; pour cela il acheta le terrain et fit construire les bâtiments nécessaires. Comme il aimait ses hommes! Comme il était heureux de passer avec eux quelques bons moments, de s'entretenir familièrement avec eux, de les pénétrer de l'influence de son zèle!

Pour avoir les hommes, il faut gagner les jeunes gens. Si

l'œuvre de la jeunesse est du ressort du vicaire, il faudra pendant les tristes années de la guerre que M. Hardouin, privé d'auxiliaire, prenne la charge des patronages, malgré le poids des années et les plus lourdes fatigues de son ministère. Il consacra donc pendant ces dures années son temps, ses forces, son dévouement à ses chers jeunes gens. Oublieux de lui-même et de son bien-être il leur abandonna même une partie de sa cour et de son jardin.

Sa sollicitude s'étend à tout et à tous. A notre époque où tant de dangers menacent les âmes, le prêtre ne doit négliger aucun moyen pour les préserver. M. Hardouin s'occupe avec soin de ses Mères chrétiennes, de ses Enfants de Marie; rien n'échappe à son activité pastorale; catéchismes réguliers et intéressants, confession des petits enfants, formation de ces jeunes âmes à la piété, communions privées et surtout zèle ardent pour favoriser l'école chrétienne qu'il a le bonheur de posséder, et à laquelle il aurait tant désiré joindre une école libre de garçons. Beau rêve, hélas ! qu'il emporte dans la tombe !

Pour attirer nombreux ses paroissiens à l'église, il a le zèle de la maison du Seigneur. Avec un goût judicieux, il cherche à l'embellir; il y place de beaux vitraux, y érige des autels au Sacré-Cœur, à sainte Jeanne d'Arc. Comme il fut heureux quand la municipalité de Villevêque fit refaire les voûtes et restaurer les murs de sa chère et vénérable église !

C'est dans son église surtout que travaillait ce bon Pasteur avec toute la vivacité de sa foi et l'ardeur de son zèle. Il enseignait la vérité dans un langage clair et simple; il prêchait la doctrine et les devoirs de la vie chrétienne. Il administrait les sacrements, passant au tribunal de la Pénitence tout le temps que réclamaient les fidèles; comme il aurait désiré y être occupé davantage ! Son église était aussi pour lui spécialement le lieu de la prière. Dès le matin il venait y faire sa méditation, se préparait régulièrement à dire sa messe, qu'il célébrait avec piété. Il aimait à y réciter au moins une partie de son office et ne manquait pas d'y revenir dans la journée.

La bonté sacerdotale de M. Hardouin s'épanchait comme naturellement sur les pauvres, les infirmes, les malades. Il allait les visiter, les consoler, leur porter les secours de la religion, et quand l'heure était venue pour l'un d'eux de mourir, il mettait toute son âme à le préparer; il avait les paroles les plus fortifiantes pour celui qui partait, les plus consolantes pour ceux qui pleuraient.

Ce fut une belle vie que celle de M. Hardouin, sans doute Dieu seul porte sur les hommes un juste jugement. Cependant, comme il est édifiant de contempler cette vie d'un vrai prêtre, toujours dévoué, toujours fidèle à ses devoirs ! Il semble bien qu'il est parti pour l'autre monde les mains pleines de mérites.

Le principe qui a inspiré cette belle vie, c'est l'amour de Dieu. Il a aimé Dieu de tout son cœur et a puisé dans cet amour le dévouement pour ses frères.

Pour entretenir en lui-même ce feu de l'amour, il fut fidèle à ses exercices de piété. Il avait une grande dévotion au Sacré-Cœur,

à la Sainte Vierge, dévotion qui le consolait et grandit encore quand sa pieuse mère fut ravie à son affection par une mort foudroyante. Tous les soirs avant de se coucher il baisait pieusement sa relique de la vraie Croix. Il aimait les lectures pieuses, la vie des saints et particulièrement *l'Introduction à la vie dévote*, qui était son livre de chevet, et dont il tirait pour son peuple les meilleurs enseignements. N'oublions pas de noter sa piété filiale si touchante pour son vénérable père ; il s'efforçait, avec les plus délicates et les plus discrètes attentions de le consoler, car, depuis la mort subite de M^{me} Hardouin, ce digne vieillard avait gardé toujours saignante la blessure de son cœur fidèle.

Homme de devoir, notre ami ne comptait ni avec lui-même, ni avec ses forces, malgré la fatigue et la maladie. Il aurait voulu mourir à la tâche, en bon ouvrier du bon Dieu, au soir d'une journée bien remplie. La Providence lui demanda un grand sacrifice, il le fit courageusement. Dans cette retraite, il fut consolé par la présence, les attentions délicates et surtout les pieux encouragements de son vieil et fidèle ami, M. l'abbé Bétin. La maladie faisait des progrès rapides ; peu avant les fêtes de Noël, il dut cesser de dire sa messe ; il ne le pouvait plus, malgré l'assistance de M. Bétin ou de M. l'Aumônier. Ce fut pour lui un très dur sacrifice. Quand M. Bétin, avec une affectueuse charité, lui fit comprendre qu'il ne pouvait plus monter à l'autel, il resta un instant silencieux, les larmes lui vinrent aux yeux, il pleura. Il avait offert tant de fois, en bon prêtre, la Victime sainte, à cette heure, il s'offrait lui-même : « Que la volonté de Dieu soit faite. » C'était le prélude de l'autre grand sacrifice. J'ai dit comment il l'accomplit.

Que ses anciens paroissiens, que ses nombreux amis, pensent à lui devant le Seigneur, dont il fut le prêtre bon et fidèle !

* * *

Le corps de M. Hardouin fut conduit, selon sa volonté, à Morannes, et enseveli auprès de ses parents. Les habitants de Morannes le récompensèrent dignement de ce choix. L'église tendue de draperie de deuil, était pleine d'une foule recueillie et sympathique. Après l'office la messe fut célébrée à une heure assez avancée par M. le Vicaire. L'absoute fut donnée par M. Baron, curé de Daumeray. M. le Curé avait mis tous ses soins pour rendre la cérémonie digne de notre ami ; il avait invité plusieurs confrères des environs, et particulièrement les hommes des cercles, il dirigea et soutint de sa belle voix les chants funèbres si graves et si pénétrants. MM. Bonneville, Godron, Tardif, curé du Plessis ; Coulon, ancien vicaire de Villevêque, portaient les cordons du poêle en conduisant au cimetière la dépouille mortelle de M. Hardouin.

Le mardi 2 août, M. le Curé de Villevêque fit célébrer, dans son église, un service pour le repos de l'âme de M. Hardouin. Malgré les travaux pressants de la campagne, de nombreux fidèles remplissaient l'église où M. Hardouin avait travaillé et prié pendant près de vingt ans. Une quinzaine de prêtres du voisinage étaient

venus prier pour leur ancien confrère, qui fut l'ami de tous. Autour du catafalque se pressaient les membres du Conseil paroissial avec leur président.

M. le chanoine Denéchère, doyen de Saint-Serge, présida l'office et chanta la messe, assisté de M. Tardif, comme diacre et de M. le Curé de Foudon, comme sous-diacre. Avant l'absoute, qui fut donnée par M. le chanoine Goupil, curé de Sainte-Thérèse, M. l'abbé l'abbé Mérit, supérieur du collège de Combrée, monta en chaire, et dans une éloquente et forte allocution, montra la lourde dette de reconnaissance que Villevêque devait à son ancien curé. Il reudit les bienfaits spirituels et autres que M. Hardouin avait prodigués à son peuple pendant dix-neuf ans. Il fit revivre en termes saisissants sa physionomie toute de bonté, de fidélité au devoir. Il recommanda vivement à tous de payer leur dette de reconnaissance en priant pour leur défunt curé. Il eut aussi une attention délicate pour le successeur de M. Hardouin, dont la main jeune et forte, le zèle ardent et sage promettent les plus beaux fruits. Mais un tel discours ne se résume pas ; il faut l'entendre ou au moins le lire.

C. B.

La distribution solennelle des prix à l'Institution Saint-Julien

La distribution des prix à l'Institution Saint-Julien eut lieu le 15 juillet, à 13 h. $\frac{1}{2}$. Elle fut présidée par Sa Grandeur Mgr l'Evêque. Le temps fut à souhait ; une belle chaleur d'été, mais assez de nuages pour tempérer l'excessive ardeur du soleil. L'assistance était si nombreuse que c'est à peine si chacun put trouver à s'asseoir, bien qu'une sage prévoyance eût mobilisé à l'avance quantité de sièges et de bancs. Avant de se rendre sur la cour des grands où l'estrade pavoisée se dressait, l'on traversait la salle de musique, transformée en salon de dessins et de peintures. Les parents purent admirer avec une fierté légitime les travaux si variés de leurs enfants, formés par des maîtres comme M. Monnier et M. Robert. Ils purent également contempler les petits chefs-d'œuvre sortis des ateliers du bois et du fer. La réputation de M. Serret, maître de forge à Saint-Julien, est établie depuis longtemps ; M. Cesbron, qui enseignait pour la première année, le travail du bois, a déjà fait merveilles, et continuera.

Monseigneur fut reçu dans le grand parloir par M. le Supérieur entouré de ses professeurs et des notabilités ecclésiastiques et laïques qui venaient témoigner de leur sympathie au cher collège. La musique, si habilement dirigée par M. Rouveirois, salua d'accords harmonieux l'arrivée de Sa Grandeur. L'estrade où Monseigneur prit place avec M. le Supérieur fut trop petite pour que tous les amis de Saint-Julien présents y pussent figurer. Citons, au risque de faire beaucoup d'oublis :

M. le Curé de Notre-Dame d'Angers, M. le chanoine Dionneau, doyen de la Faculté des Sciences ; M. le Dr Boumard, vice-président de l'Association amicale des Anciens élèves ; M. François Delaunay, conseiller municipal ; M. le Dr Anis, M. le Dr Jamin, MM. les Curés de Grez-Neuville, de Charcé, de Saint-Jean-de-la-Croix, de Beaucouzé,

HARDOUIN 3177 Georges, Marie, François (1859-1927)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de septième) de diocèse d'Angers de 1882 à 1885

Combrée (professeur de sixième) de diocèse d'Angers de 1885 à 1888

Combrée (professeur d'Anglais) de diocèse d'Angers de 1888 à 1889

Combrée (professeur d'allemand) de diocèse d'Angers de 1888 à 1889

Combrée (professeur de sixième) de diocèse d'Angers de 1889 à 1890

Curé de Chaumont-d'Anjou de 1893 à 1907

Curé de Villevêque de 1907 à 1926